

# JE VAIS ENCORE

Le premier souvenir est brut.  
Le premier souvenir est partir.  
Le dernier aussi, mais pour de bon.

\* Mon cousin est entré en France  
car il savait traduire la mort en vers.

Mon père a réuni le poème défait  
et a réparé à la main l'âme de ma sœur.

Mais même ça, ça ne me convainc pas.

Son dernier poème  
était le premier, puis elle s'est tue.  
Moi aussi.

J'arrache une vie de la terre  
plus dure, de pas grand-chose, mais

on ne rompt pas la monotonie  
des jours avec ces chansons.

Ma tête est mon journal. \*

Je n'écris que pour parler à Dieu.

Et lui, comme me l'a dit  
au téléphone ma mère,  
vient me chercher à Kaboul.

Je vais rentrer à la maison.

\* J'avais une chemise, j'avais un  
pantalon,  
à mon arrivée, j'avais ces pieds.  
Comme quand je jouais au ballon près  
de la mosquée.  
Pour courir, de la terre battue.  
Pour vivre, ce qui viendra.

J'ai eu un vélo jaune.  
C'était l'été, il était à moi.

L'opium était un vent, il emportait  
mon père de l'intérieur au loin.

Je suis resté seul avec ma mère.

Ils vont et viennent, les souvenirs.

\* No didi odja futuru limpu

J'ai été parmi les Berbères, entre la  
mort et la vie.  
Un quai au bord du désert, loin de ma  
destination.  
De passage, je suis resté trop  
longtemps.  
Ensuite, je suis parti en bateau, j'ai  
accosté dans un port.  
Je me couche sur le canapé et je vais  
encore arriver.

\*

J'échange tous mes mots  
contre des vacances loin d'ici

Je laisserai d'ailleurs volontiers  
mourir avec moi mon histoire.

Je garde les douleurs  
ailleurs, pour les manger  
au milieu du mois.

\*

Il voulait qu'on s'agrippe  
à la terre, mon père, au temps,  
aux fruits qui amènent les saisons.  
À présent, il ouvre les mains et pleure.  
Il nous lâche, amer, dans ce monde.

Le passé \*  
m'occupe déjà, je ne  
lui ferme pas la porte.  
Corps étranger qui est parti,  
lointain et à moi ; de près, froid.  
Je le laisse entrer, s'il vient.  
On bavarde.  
On se comprend, nous.  
Ne me pose pas tant de questions.

J'appelle la mort, qui n'est pas pressée. \*

Il n'a pas de toit, mais il a des murs, ce  
Portugal, où on naît peu, mais mal.

Je suis rauque à force de ne pas avoir  
de voix.

Que Dieu ne règne pas sur la Terre.  
Il a donné forme à des fièvres  
passagères.  
C'est la lumière d'avant et la lumière  
après.

Elle m'indique un chemin  
car la brise qui souffle entre les  
barreaux  
ou les fleurs qui naissent quand il pleut  
sont des désastres sans issue,  
parce que j'attends.

Si les larmes ouvrent des portes, je ne  
serai que pleurs.  
Jusqu'à ce que le ventre éternel  
m'accueille de retour.

À la fin, tous les temps seront passés.



Auteurs : Miguel Cardoso avec Ramin,  
Satcho et Zaka du Centre portugais des réfugiés.  
Illustrateur : Cardoso Nadine.

# ARRIVER